

Malick Diagne

Patrimonialisation de la traite négrière : entre chansons populaires, contes et dits sur Gorée comme île touristique et lieu de mémoire

Introduction

Gorée, une île de vingt-huit (28) ha située au large de Dakar, fait aujourd'hui partie des dix-neuf (19) communes d'arrondissement de la capitale sénégalaise. Le nom actuel de l'île serait venu du hollandais « *Goede Reede* » qui signifie littéralement « la bonne rade ». Au début des conquêtes coloniales, elle fut l'objet de fortes convoitises de la part des différentes puissances colonialistes. Ainsi, les Portugais, les Hollandais, les Anglais et les Français se la disputèrent jusqu'en 1817 où elle devient une possession française jusqu'à la fin de la colonisation et l'indépendance du Sénégal.

L'île est aujourd'hui davantage connue comme un lieu symbole de la mémoire de la traite transatlantique qui a fait déporter hors du continent africain plusieurs millions de ses fils et de ses filles. Elle est symboliquement reconnue au niveau institutionnel et dans l'imaginaire collectif sénégalais comme « l'île-mémoire » de la longue tragédie que furent pour l'Afrique la traite négrière et l'esclavage transatlantique. C'est ce qu'explique Pape Chérif Bertrand Bassène en ces termes : « En effet la patrimonialisation au Sénégal, est souvent une question de sénégalisation de l'héritage colonial, qui est une phase de réformes des institutions culturelles existantes » (2011, 348). Ainsi, à Gorée, les édifices (forts, bâtisses, ruelles colorées, places publiques, etc.) constituent, pour le discours officiel sénégalais, des témoins exceptionnels de cette tragédie humaine. La Maison des esclaves est l'une des bâtisses emblématiques de cette île. Elle fut construite vers 1785 et ne sera restaurée pour la première qu'en 1966 à l'occasion du premier Festival mondial des arts nègres de Dakar.

Dès les années 1940 déjà, l'administration coloniale française s'est préoccupée de la dimension patrimoniale de l'île à travers des mesures de sauvegarde de l'authenticité des édifices. Ainsi, un décret va fixer

le cadre légal, c'est celui du 25 août 1937 portant sur la protection des monuments naturels et des sites de caractère historique, légendaire ou pittoresque des colonies, pays de protectorats et territoires sous mandat relevant du ministère des Colonies. Et « le pilotage de l'application de cette loi, nous disent Bocoum et Toulhier, régulièrement réajustée, est confié à la Commission supérieure des Monuments historiques et des Arts indigènes qui est représentée à Dakar par un délégué permanent assermenté désigné par le Gouverneur général » (2013, 5). Le souci principal de l'administration coloniale était donc la gestion du patrimoine d'une île, fût-elle chargée d'histoire. Ce dispositif administratif connaîtra une évolution, mais reste toujours dans l'esprit de l'administration coloniale générale avec la loi n° 56.1106 du 3 novembre 1956. Bocoum et Toulhier décrivent cette politique patrimoniale de l'empire colonial français comme suit :

Pour le pouvoir colonial, l'île de Gorée et ses monuments sont d'abord les témoins d'une présence européenne ancienne et forte qui présentent les mêmes critères « scientifiques » de préservation historiques et archéologiques que les monuments métropolitains. (2013, 7)

D'ailleurs, à l'indépendance en 1960, c'est ce cadre réglementaire qui va constituer le socle sur lequel le Sénégal va s'appuyer pour aménager un cadre réglementaire pour Gorée avec la loi 71-12 du 25 janvier 1971 fixant le régime des monuments historiques et des sites archéologiques.

Dès lors, on peut dire que c'est à l'indépendance qu'un travail de mémoire sur la traite négrière et l'esclavage va véritablement débiter, même si, dès 1948 avec le centenaire de l'abolition de l'esclavage, on a vu apparaître les prémises d'une stratégie de faire de Gorée un lieu de mémoire pour l'esclavage. Bocoum et Toulhier rapportent ce plaidoyer de Raymond Mauny :

Mais au fait qu'attend-t-on pour restaurer, protéger, aménager en musée de Gorée, l'une au moins de ces esclaveries ? Ça parle les vieilles pierres... Il serait bon, parfois de les écouter raconter un passé dont on se réjouit qu'il soit révolu. (2013, 6)

C'est ce qui aboutira à l'inscription du patrimoine architectural de Gorée sur l'inventaire des monuments historiques du Sénégal et, depuis septembre 1978, de l'île même sur la liste du patrimoine mondial établie par l'UNESCO, sous l'égide de son Directeur Général d'alors, le Sénégalais Amadou Moctar Mbow.

Mais malgré cette notoriété internationale, il ne faut jamais oublier que Gorée est une île pas comme les autres. C'est une ville témoin de l'une des plus grandes tragédies de l'histoire de l'humanité, et comme l'ont bien circonscrit les premiers mots de l'ouvrage de Maurice Maillat, *Gorée la négrière*, cette île est un lieu historique gros de son histoire horrible qui ne doit jamais tomber dans l'oubli. Voici ce qu'il en dit :

Si pris que l'on soit par la douceur de vivre qui règne actuellement à Gorée, on ne saurait oublier cette partie de son passé, lorsque, pour une multitude d'infortunés, Gorée était synonyme de l'horreur. L'île eut le triste privilège de servir d'entrepôt à ce malheureux bétail humain, arraché de son sol natal pour être expédié sans espoir de retour vers la lointaine Amérique. (2018, 7)

Ainsi, à travers ce propos, on voit bien l'importance et la nécessité d'entretenir un travail mémoriel constant sur Gorée. En effet, à Gorée, l'histoire semble revêtir un manteau particulier, car elle semble s'y inscrire dans une mondialité précoce et chaotique. D'un côté, pendant des décennies, elle fut le théâtre de rivalités et de combats fréquents entre les différentes puissances européennes en pleine phase d'expansion ; de l'autre, elle est le lieu mémoire de leur vil commerce. Les trois nations négrières majeures au XVIII^{ème} siècle ; l'Angleterre, la France et le Portugal vont une tragédie planétaire de plus de quatre siècles comme le décrit ce propos de Guy Thilmans :

La traite européenne aura donc duré plus de quatre siècles, atteignant son apogée au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. En dehors des pays européens cités ci-dessus [il s'agit de l'Angleterre, de la France et du Portugal], il y avait les Danois, les Suédois, les Brandebourgeois (dans l'actuelle République Fédérale d'Allemagne), les Courlandais (dans l'actuelle Lettonie), les Ostendais (dans l'actuelle Belgique). (2010, 9)

Aujourd'hui, l'intégrité et l'authenticité de Gorée est à inscrire dans cette historicité particulière où tout concorde pour en faire un lieu à part dans l'histoire de l'Afrique et de l'humanité, même si l'on ne peut nier l'existence d'autres ports esclavagistes plus importants dans le Continent africain (comme celui de Ouidah dans l'actuel Bénin).

L'intégrité et l'authenticité d'une île historique

Le caractère insulaire de Gorée et un arsenal de textes juridiques contribuent à l'intégrité physique du site. Dans l'océan Atlantique, elle consti-

tue une zone tampon naturelle de près de 4 km. Cette situation insulaire fait de Gorée un endroit à la fois proche et éloigné du reste du Sénégal, de l'Afrique et du monde. Elle est aussi symboliquement une île toute proche mais très éloignée du fait de son enfouissement dans une mémoire refoulée pour tout ce qu'elle représente pour les populations sénégalaises, africaines et celles de la diaspora. Ainsi, il est difficile de comprendre la place de Gorée dans l'imaginaire collectif sénégalais sans prendre en charge ce rapport complexe, souvent médiatisé par les diasporas et les grandes figures de la géopolitique mondiale en pèlerinage sur l'île. En effet, Gorée, de par son histoire singulière, est très tôt apparu dans l'imaginaire sénégalais comme une île hybride, une île créole transformée par la présence européenne. Mbaye Gueye le peint comme suit :

Grâce à la traite négrière, Gorée était devenue un espace culturel hybride où se réalisait un amalgame bio-social obtenu avec la fusion d'éléments africains et européens. Dans ce noyau de contact, les influences portugaises, néerlandaises, françaises et anglaises se sont greffées sur le tronc africain. Il se constitua un nouveau type d'homme qui joua un rôle primordial dans l'élaboration d'une civilisation symbiotique qui donna à l'île son cachet singulier. (Samb 1997, 37)

A la fin de la traite, surtout aux premières heures de la colonisation, les nouveaux occupants se sont attelés à une destruction systématique des traces du commerce esclavagiste. Ils vont faire de Gorée un site stratégique avec un arsenal et une flotte chargée d'arraisonner les navires négriers devenus illégaux. On peut parler d'un renversement de perspective. C'est l'une des raisons qui expliquent que la Maison des esclaves est la seule à Gorée où quelques vestiges ont subsisté contre l'oubli de ce tragique épisode de l'histoire de l'humanité.

Mais Gorée n'est pas tombée dans l'oubli total; de ces maigres vestiges, la tragédie esclavagiste va remonter comme un refoulé sous le travail d'exhumation d'acteurs individuels ou institutionnels, nationaux ou internationaux. Et dans ce processus, une figure emblématique a joué un rôle central: Joseph Ndiaye, premier conservateur de la maison musée, sise à l'île, dédiée aux esclaves. Il ne faut pas oublier que Gorée est également le comptoir commercial africain le plus proche de l'Amérique au moment de la découverte de celle-ci.

Classée site historique par l'administration coloniale, dès 1944 avec des mesures de sauvegarde spécifiques, Gorée n'a enregistré depuis aucune construction majeure susceptible de porter atteinte à l'authen-

ticité du site qui est resté presque intact dans ses composantes les plus fortes. Mieux, les réhabilitations et restaurations ont été effectuées, pour l'essentiel, d'après les responsables de la mairie, dans le respect des conventions internationales en vigueur.

L'ancien maire de Gorée, Urbain Diagne a bien circonscrit ce rôle particulier de Gorée dans la grande histoire du continent africain et de ses diasporas en ces termes : « Le privilège de notre île, faut-il le préciser, c'est alors d'être le lieu de sa propre évaluation, de sa propre appréciation, après avoir été le théâtre d'une histoire qui a concerné l'ensemble du continent africain » (Samb 1997, 10).

Pourtant dans l'imaginaire collectif sénégalais, Gorée n'apparaît souvent que lorsque des voix d'ailleurs l'évoquent par le truchement d'un pèlerinage, d'une indignation face à l'oubli. C'est comme si un voile de pudeur avait fini d'ensevelir, pour de bon, ce qui s'est véritablement tramé dans ce bout terre situé à quelques encablures de Dakar. Dans les médias sénégalais, on ne parle de Gorée qu'à l'occasion de la visite d'une grande personnalité mondialisée telles que le Pape Jean Paul II, Nelson Mandela, Bill Clinton, Barack Obama, une grande star du showbiz international, etc. Dans l'imaginaire collectif national, Gorée constitue un fardeau jusque-là non encore soldé malgré les quelques tentatives d'historiens (comme Mbaye Gueye, Ibrahima Thioub, Hamady Bocoum, ou le colloque de l'IFAN sur Gorée et l'esclavage de 1997). Les quelques fois où cette histoire resurgit, c'est toujours par des échos d'ailleurs.

Bassène cerne ce rapport mémoriel quasi énigmatique avec Gorée comme suit :

Il est intéressant de voir comment les politiques culturelles ont été liées à la problématique de l'esclavage, souvent confondue avec la notion de colonisation, et leurs évolutions dans le temps. Il y a donc ici, un rapport entre la mémoire et la culture, non pas en termes de souvenirs d'un passé lié à l'esclavage, mais de regrets de ce passé et de reconstruire sur de nouvelles bases le contact Europe/Afrique. Quand il s'agit de mémoire de l'esclavage en Sénégalambie, il faut essayer de comprendre ce que cela signifie pour les Sénégalambiens. (Bassène 2011, 341)

En effet, Gorée demeure toujours une énigme à la fois proche et lointaine pour les populations sénégalaises. Les drames qui s'y sont passés, doivent, comme le veulent les traditions culturelles sénégalaises et africaines, être couverts du voile de la pudeur, tant le traumatisme fut grand et dévastateur pour la dignité de l'homme noir. Dans l'imaginaire

sénégalais, Gorée renvoie avant tout à une histoire hideuse qui doit être refoulée plus que contée. Car dans la plupart des sociétés africaines, le côté sombre de l'histoire, que l'on soit victime ou bourreau, doit toujours être couvert du voile de la pudeur ou à défaut raconté à travers un récit déformant qui doit aller dans le sens d'une réappropriation positive, dans le sens d'une réconciliation durable. D'ailleurs, c'est conscient de cela que l'historien sénégalais Mbaye Gueye campe la perspective d'un travail mémoriel sur Gorée comme suit :

C'est pour susciter une réflexion perpétuelle qui sera la cause d'un nouveau perfectionnement moral pour tous ceux qui viendront y chercher leur propre image, ainsi que celle de leurs semblables, que Monsieur de la République [du Sénégal, à l'époque Abdou Diouf] a tenu à rappeler, très récemment encore, que le Mémorial de Gorée sera « une Nouvelle Arche d'Alliance liant indissolublement la Mémoire au Pardon ». Faisons donc en sorte que l'accomplissement de cette patrie spirituelle, que les gens de bonne volonté appellent de tous leurs vœux, ne soit pas un rêve impossible. (Samb 1997, 38)

On voit, à travers ce propos paradigmatique mais surtout programmatique, que Gorée s'incruste dans la mémoire collective sénégalaise par le discours officiel qui a très tôt fait appel aux échos d'ailleurs. Mais c'est toujours un écho d'ailleurs qui vient buter sur un refoulé d'ici.

Gorée : échos d'ailleurs et refoulés d'ici

A force de buter sur l'absence de documents conséquents, de chansons, de récits ou de contes populaires sur Gorée, j'en suis arrivé à un renversement de perspective. Et à poser cette question inspirée par un poème de Tanella Boni sur cette île mémoire : Et si Gorée ne se découvre qu'à travers les échos d'ailleurs ? Voici quelques vers de ce poème :

L'âne de Gorée porte sur le dos les douleurs du monde
 Il rêve au caïlcédrat dans les rues de la ville voisine
 Là où des jours paisibles l'attendent loin des tourments de l'île-monde
 Gorée parle nous Baobabs
 Gardiens du silence intraduisible. (Boni 2004, 24)

C'est ce poème de Tanella Boni, philosophe et écrivaine ivoirienne, qui nous aura aidé à nous déciller par rapport au statut particulier de cette île dans l'imaginaire collectif sénégalais, et africain en général. Car, à force

de creuser, on se rend compte qu'avec Gorée, rien ne peut s'écrire, avec rigueur, dans la prose scientifique en vigueur. En effet, le vide qui s'érige devant le chercheur qui veut interroger le récit populaire sénégalais à propos de Gorée est la preuve du caractère indicible d'un vécu intraduisible en paroles historiques. C'est pourquoi, en s'inspirant du poème de cette grande femme de la culture africaine contemporaine, nous avons décidé d'orienter notre analyse vers les non-dits sur cette île de mémoire.

Pour cela, il s'agira, pour nous de montrer comment la mémoire de Gorée est revenue aux Sénégalais à partir des échos lointains des diasporas et autres voix mondialisées. Très tôt, Léopold Sedar Senghor, le premier président du Sénégal indépendant, a compris l'importance de cette jonction avec les diasporas africaines pour ce qui est de la construction des jeunes nations africaines. Il va ainsi, dans le *Discours inaugural du premier Festival mondial des arts nègres*, faire une jonction symbolique entre les traditions africaines et les pratiques culturelles « des anciens esclaves noirs d'Amérique, déportés de l'Afrique Mère » (Senghor 1967, 38).

Si dans l'imaginaire des Africains en général, la traite négrière « occupe une épaisseur considérable dont les ressorts divorcent radicalement d'avec la vanité des tentatives de mesures statistiques de ses effets » (Thiouh et Bocoum in Samb 1997, 99), Gorée est dans l'imaginaire des Sénégalais ce lieu symbole d'une mémoire longtemps refoulée, parce qu'indicible, donc non encore contée par eux. C'est pourquoi, cette île mémoire est jusqu'à présent quasi absente dans les récits et les gestes populaires dont les Sénégalais sont si friands quand il s'agit de faire revivre leur passé.

Gorée, malgré sa renommée internationale, n'est connue donc dans son pays que par les bribes qu'en racontent les manuels scolaires, à travers l'étude de la traite négrière. Elle est quasi absente dans les chansons populaires traditionnelles, tout comme dans la musique et les rythmes contemporains tels que le mbalax, l'afro-beat, le rap. Chez les grands noms de la musique sénégalaise actuelle tels que Youssou Ndour, Omar Pène, Thione Seck, Baba Maal, Ismaïla Lô, Didier Awady, Daradjji Family, Coumba Gawlo Seck, Viviane Chedid, etc., il est rare de trouver dans leurs répertoires une chanson exclusivement dédiée à Gorée. Souvent c'est dans un refrain ou dans des passages, à la limite anecdotiques, que le nom de Gorée apparaît de façon généralement insignifiante dans les répertoires de la musique sénégalaise quel que soit le genre concerné.

Comparativement, l'apartheid, le racisme, la résistance contre la colonisation, les fondateurs des confréries musulmanes, des figures comme Nelson Mandela, Winnie Mandela, Yacine Boubou, les femmes de Nder, sont des thèmes bien visités par les ténors de la musique sénégalaise.

Devant ce vide, la figure de Joseph Ndiaye va apparaître comme une médiation dans la construction de cette mémoire écumée par les voix d'ailleurs qui sont venues témoigner de cette tragédie dont on est encore loin de solder tous les comptes. Car il y a un énorme travail à faire pour la postérité pour ne serait-ce que réparer une mémoire collective : celle de l'Afrique et de ses diasporas qui risque, en l'état actuel, de rester un miroir brisé en mille morceaux.

Des initiatives locales, insulaires comme nationales, vont voir le jour pour tenter de combler ce vide mémoriel même si elles sont parfois animées par d'autres objectifs liés au développement, à la promotion culturelle ou touristique. On peut, par exemple, citer le Gorée Diaspora Festival (G.D.F.) qui, rien que par l'appellation, fait référence explicitement à l'extérieur, et confirme ce rôle nodal que les échos d'ailleurs jouent dans la construction mémorielle sur Gorée. Comme le relève Bassène, le G.D.F. en s'appuyant sur « des réflexions sur les questions de pluralisme et de diversités culturels, de réconciliation, d'échange et d'enrichissement mutuel entre les peuples », cherche à

s'inscrire dans une logique de mémoire proactive en connectant la Diaspora francophone, anglophone et lusophone en vue d'une communion des peuples au-delà des clivages spatio-temporels et culturels ; ce, dans la droite ligne du Projet de la Route de l'Esclavage. (2011, 421)

D'ailleurs, le thème de la première édition de 2004 de ce Festival, présidé par le maire de Gorée lui-même, « Ouvrir la porte du retour », indique de façon pertinente la place que les diasporas africaines occupent dans ce travail mémoriel autour de Gorée qui excède le lieu comptoir et le pays tout entier en tant que témoins de l'histoire de l'esclavage. Gorée qui était dans ce sinistre épisode de l'histoire de l'humanité un lieu de départ forcé devient selon les mots du Maire de l'île, une terre de retour, « un lieu d'accueil » avec une double vocation : « lieu de rencontre des cultures et de rapprochement des peuples » (Bassène 2011, 421). Il y a, en effet, une prise de conscience forte sur l'importance de ce travail mémoriel à construire avec l'apport des diverses diasporas. L'actuel maire, Me

Augustin Senghor, en tant que président du Comité d'organisation du Festival, dans une conférence, en prélude à la 9^e édition du 22 au 24 novembre 2019, en donne la preuve en insistant sur le sens du thème de cette année: « Île de Gorée, une histoire, une mémoire plurielle: de l'impératif d'une vision partagée » (*Le Quotidien* 2019).

En effet, malgré l'absence d'un corpus écrit ou oral conséquent sur la pratique mémorielle sur Gorée, il est aisé de constater l'importance de la question mémorielle sur Gorée. Il y a toujours une volonté de faire appel à la diversité et à l'apport des diasporas, comme le démontre la quatrième édition de 2007 de ce même festival qui a voulu rendre hommage à Aimé Césaire en parlant de « regards croisés sur une mémoire partagée ». Bassène nous le décrit comme suit :

Les organisateurs veulent faire un bilan d'un Gorée Diaspora Festival qui « transmue désormais, dans la perspective dessinée par Senghor », qui avait fait de Gorée le « sanctuaire africain de la douleur noire ». Il s'agit désormais pour l'Afrique avec tous ses fils rassemblés, d'écrire une nouvelle histoire du « donner et du recevoir », dont Léopold Sédar Senghor s'était fait le chantre éclairé. (2011, 423)

Faire de Gorée le sanctuaire de ce passé douloureux pour toute l'Afrique, c'est sortir de la querelle des chiffres et du supposé rôle négligeable d'un comptoir commercial pour s'inscrire dans la prospective d'un futur où l'Afrique pourra s'appuyer sur toute son histoire, y comprise celle-là indicible, pour se reconstruire et participer comme acteur majeur dans l'évolution d'un monde plus que jamais interconnecté.

Dans le souci de s'ouvrir aux différents apports culturels à propos de la construction de la mémoire, les responsables municipaux de Gorée, à travers ce festival, n'hésitent pas à faire appel à des pratiques culturelles bien ancrées dans certains pays des diasporas comme le Portugal. Ce fut le cas lors de l'édition de 2009 avec l'organisation d'une « *Nocablanca* » ou « *Nuit Blanche* » le 23 novembre qui consiste à animer l'île en sons et lumières à travers des rythmes du pays et d'ailleurs. Les restaurants sont ouverts, les Goréens et leurs hôtes sont bercés à diverses sonorités. Et le maire de l'île, par des « *khawaré* » (qui sont une spécificité d'animation nocturne bien locale où la musique et la bonne chère s'allient dans l'ambiance de la téréngala sénégalaise), est le principal acteur de cette animation culturelle (*Le Quotidien* 2019).

Aliou Gaye (2019) parle de « mise en tourisme des mémoires de l'esclavage » pour décrire cette stratégie consciente des autorités de promouvoir l'île, par le biais de la culture et des rapports d'ascendance entre l'Afrique et ses diasporas. Mais, au-delà de la dimension touristique, voire économique, il y a une volonté tout aussi affichée des autorités municipales de créer des liens avec les diasporas et de se projeter vers l'avenir en s'appuyant sur la reconstruction mémorielle à travers divers domaines de la culture populaire « tels que le rire, la musique moderne, le cinéma, les bandes dessinées, le théâtre, les arts de la rue, la danse et la photographie » (Gaye 2019).

Dès lors, il est important d'inscrire la pratique mémorielle autochtone sur Gorée dans une approche prospective et d'aller au-delà de l'exhumation d'un passé douloureux et traumatisant pour tout le continent.

Au-delà de l'exhumation d'un passé indicible, les enjeux pour la postérité

Parlant de l'île à l'occasion de l'ouverture d'un colloque dédié à Gorée et l'esclavage en 1997, Djibril Samb établit les enjeux d'un tel travail de mémoire autour de la problématique du sens en ces termes: « Bien naïve serait une conception de l'histoire qui la réduirait à un égrenage de faits. L'histoire ne peut certes pas se passer des faits. Mais elle ne peut s'y réduire qu'au prix du renoncement à son sens, voire tout sens » (2000, 13).

Ainsi, pour sortir de la querelle stérile des chiffres sur l'ampleur et la gravité de ce qui s'est passé à Gorée, Djibril Samb s'inscrit volontiers dans la symbolique d'une tragédie humaine difficilement quantifiable mais aisément qualifiable du fait qu'elle touche l'espèce humaine dans sa totalité. Il le met en exergue comme suit:

C'est pourquoi, ici, nous poserons une fois pour toutes, en principe, qu'il est insupportable, moralement et historiquement, de juger de l'effroyable tragédie humaine qu'a été la traite négrière, et par conséquent de la valeur symbolique de ses repères, par le nombre d'hommes qu'elle emporta. S'il n'y avait eu qu'un seul homme, cet homme eût été de trop, parce qu'à lui tout seul, il eût symbolisé la honte pour toute l'Humanité. (Samb 2000, 17)

En phase avec cette mise au point, nous allons nous accrocher au moindre indice qui pourrait nous mener vers ce refoulé populaire. D'ailleurs, dans l'île même, la plaque commémorative, à côté de la statue célébrant la

libération de l'esclavage, non loin de la Maison des esclaves,¹ offerte par la Guadeloupe, nous y invite par ces quelques vers de l'écrivain et poète canadien, Jean-Louis Roy :

Celui qui vous a dit « Gorée est une île »
Celui-là a menti
Cette île n'est pas une île
Elle est le « continent de l'esprit »

Gorée est bien plus qu'un lieu, une simple commune parmi tant d'autres au Sénégal. Gorée, c'est l'esprit d'un funeste projet capitaliste : vendre et surenchérir la vie d'hommes et de femmes, appelés captifs pour mieux les chosifier et les quantifier en marchandises. Il se trouve que cette funeste entreprise mercantile constitue l'un des premiers moments de contact d'envergure entre l'Afrique et le monde occidental-européen. Et Gorée par sa position extrême ouest sur l'océan Atlantique par rapport au reste du Continent n'a pas joué ce rôle de rampe esclavagiste par hasard. Cette position a constitué un facteur nodal dans le rayonnement de Gorée comme symbole de la traite négrière même s'il y a encore un grand travail mémoriel à construire.

Comme l'ont bien établi Bocoum et Toulhier, il y a certes un grand travail de fabrication d'un patrimoine mémoriel fait sur Gorée

par différents acteurs, chercheurs et historiens, gestionnaires et conservateurs, hommes d'État et responsables de collectivités ou de communautés, responsables d'organisations non gouvernementales ou journalistes, aux différentes échelles locales, nationales ou internationales, à travers les sources archivistiques ou architecturales et les archives vivantes des mémoires-militantes. (2013, 2)

Mais nous ne devons pas nous préoccuper davantage de cet aspect de la patrimonialisation de Gorée. Nous devons plutôt orienter notre regard vers les populations autochtones (insulaires et sénégalaises en général) pour voir comment la prise en charge de ce travail de mémoire est indis-

¹ Cette plaque commémorative était à l'origine installée dans la ruelle qui mène à la Maison des esclaves, mais actuellement elle est déplacée du côté de la plage à place jadis rebaptisée place de la liberté. Elle a porté un temps, le nom de Place de l'Europe. Ce qui avait fait à l'époque un grand tollé chez les intellectuels et une bonne partie de l'opinion publique qui voyaient, dans une telle dénomination, une hérésie de la part de la mairie de Gorée.

pensable dans la construction de sens et peut participer de façon prospective au façonnement des mentalités par rapports aux discriminations dont sont toujours victimes les Noirs un peu partout dans le monde.

L'un des enjeux aujourd'hui de la pratique mémorielle sur Gorée, c'est de parvenir à une plus grande implication des populations locales sénégalaises dans ce processus important pour le devenir de l'Afrique et de ses diasporas. Car, plus qu'un simple travail de reconstruction de l'histoire de cette sinistre étape de l'aventure de l'humanité qu'est l'esclavage transatlantique, la pratique mémorielle sur Gorée doit être considérée, à l'instar de ce qui s'est fait dans les autres tragédies d'envergure telles que la Shoa, comme un cadre de convergence de l'Afrique d'avec ses diasporas et surtout d'avec le reste du monde pour non pas solder les comptes d'un funeste commerce, mais pour redresser la trajectoire d'une humanité instrumentalisée par la recherche du profit (on ne doit jamais oublier qu'il s'agit d'un commerce d'humains dans une logique basement capitaliste) dont personne n'est sorti indemne, pas même la Nature bienveillante.

On peut, ainsi, parler d'une démarche mémorielle proactive qui va dépasser le ressassement d'un passé traumatisant symbolisé par « la Porte du Voyage Sans Retour » pour aller dans l'autre sens, celui du « Retour » vers Gorée pour un futur meilleur où cette île symbole et l'Afrique tout entière trouveront leur place dans ce fameux « rendez-vous du donner et du recevoir » selon les vœux du premier président du Sénégal indépendant, Léopold Sédar Senghor. Mbaye Gueye parle de « patrie spirituelle » (Samb 1997) qui doit servir de pont entre l'Afrique, lieu originel et traumatique de la traite négrière, ses différentes diasporas et le monde entier. Ainsi, plus qu'un sanctuaire, Gorée pourrait devenir le centre d'un monde multiculturel et métissé, plus résolument tourné vers la construction d'un futur où plusieurs foyers d'héritage négro-africains pourront solidairement apporter leur part à une humanité toujours agissante.

Conclusion

L'île de Gorée constitue, dans la conscience des Sénégalais, des Africains et des diasporas africaines, un patrimoine historique à fort potentiel symbolique. L'histoire de la construction mémorielle de ce patrimoine

historique montre deux facettes importantes dans la compréhension de la place qu'occupe aujourd'hui Gorée dans la géopolitique mondiale : d'un côté, la charge négative et traumatisante que la traite négrière aura laissé chez les populations sénégalaises et africaines a été très peu abordée dans les récits, contes et chants populaires sénégalais et africains en général ; de l'autre côté, nous avons un éveil et une prise de conscience construite à partir de l'extérieur via les diasporas africaines ou des figures de la gotha mondiale. Dès lors, à partir des échos d'ailleurs, la voix officielle sénégalaise, à travers la mairie de Gorée, s'est inscrite de façon intelligente dans un travail de reconstruction et de consolidation des acquis mémoriels en convoquant le travail d'universitaires, l'apport de célébrités mondiales, la culture populaire sénégalaise dans ses différentes facettes (traditionalistes, rapeurs, conteurs, chanteurs du mbalax, etc.). Mais jusque-là ce travail ne trouve pas l'adhésion des populations autochtones de l'île, hormis quelques troubadours qui chercheraient à se faire quelques pièces d'argent sur le dos de certains touristes. De même la population sénégalaise dans sa grande majorité ne semble pas être concernée par ce travail mémoriel sur Gorée. Pourtant, avec une population à presque 75% composée de jeunes de moins de 20 ans, un travail mémoriel sur Gorée, construit à partir de l'école à travers un programme d'apprentissage ambitieux, pourrait favoriser une réappropriation de cette île symbole de la traite négrière par les Africains. Ainsi, du refoulement, on pourrait passer à une phase de construction d'un héritage qui serait un jalon majeur dans les relations entre l'Afrique et les deux autres continents qui ont pris part à ce commerce triangulaire, à savoir l'Europe et l'Amérique.

Bibliographie

- Bassène, Pape Chérif Bertrand. 2011. *Mémoire de l'esclavage et de la traite en Sénégambie (1965-2007). Dialectique de la diversité*. Thèse de doctorat, Université Laval, Québec.
- Bocoum, Hamady et Bernard Toulhier. 2013. « La fabrique du patrimoine : l'exemple de Gorée (Sénégal). » *In situ* 20. En ligne : <https://journals.openedition.org/insitu/10303> (consulté le 3 novembre 2021).

- Boni, Tanella. 2004. *Gorée île baobab*. Marseille : Le Bruit des Autres – Écrits des Forges.
- Gaye, Aliou. 2019. « Les cultures populaires appréhendées comme outils de valorisation des mémoires collectives de l’esclavage à l’île de Gorée (Sénégal). » *Géographie et cultures* 112 : 49-66. doi.org/10.4000/gc.14386.
- Maillat, Maurice M. 2018. *Gorée la négrière*. Dakar : Association des Amis du Musée Historique du Sénégal à Gorée.
- Ndiaye, Joseph. 2006. *Il fut un jour à Gorée : l’esclavage raconté à nos enfants*. Paris : Michel Lafont.
- Le Quotidien. 2019. *9e édition Gorée Diaspora Festival du 22 au 24 novembre : Me Senghor dévoile les grandes lignes*. En ligne : <https://lequotidien.sn/evenement-9e-edition-goree-diaspora-festival-du-22-au-24-novembre-me-senghor-devoile-les-grandes-lignes/> (consulté le 12 avril 2023).
- Samb, Djibril (éd.). 1997. *Gorée et l’esclavage. Actes du Séminaire sur « Gorée dans la Traite atlantique : mythes et réalités »*. Dakar : PUD.
- Samb, Djibril (éd.). 2000. *Saint-Louis et l’esclavage. Actes du Symposium international sur « la traite négrière à Saint-Louis du Sénégal et dans son arrière-pays »*. Dakar : PUD.
- Senghor, Léopold Sedar. 1967. *Discours inaugural « Ni opposition, ni racisme, mais dialogue et complémentarité »*. Premier festival mondial des arts nègres : [livre d’or]. Paris : Bouchet-Lakara.
- Thilmans, Guy. 2010. *Informations sur l’esclavage*. Dakar : Éditions du Musée Historique du Sénégal (Gorée).

Films et discographie

- Ba, Mada. 1984. *Gorée* [Album]. Education, Production Mada Ba.
- Borgeaud, Pierre-Yves. 2007. *Youssou NDOUR. Retour à Gorée* [Film], écrit par Pierre-Yves Borgeaud. Luxembourg/Suisse, 108 minutes.
- Xalam. 1983. *Gorée* [Album]. France : Ridge Farm Studio.